



DIXIEME ANNEE. - N° 12

DE ROUBAIX TOURCOING

MARDI 12 JANVIER 1904

ABONNEMENTS: Trois mois: 4 fr. 50 Six mois: 9 fr. Un an: 16 fr.

REDICTION ET ADMINISTRATION: ROUBAIX, 146, Rue Saint-Jean, 146, ROUBAIX

ANNONCES: Les annonces sont reçues directement au Bureau du Journal et dans toutes les Agences de Publicité

# ELECTION SENATORIALE DU NORD

## VICTOIRE REACTIONNAIRE

**NOS CONCOURS**

**Le Concours de Perspicacité**

A PROPOS de l'Élection Sénatoriale

Nous commencerons aujourd'hui le dépouillement des milliers et des milliers de réponses qui nous ont été envoyées.

Nous hâterons ce dépouillement le plus possible afin de procéder au plus tôt au classement définitif et à la distribution des prix.

Les concurrents ont intérêt à lire régulièrement le journal

**NOTRE PROCHAIN CONCOURS**

Comme nous le disions hier et devant l'immense succès de cet essai, nous avons décidé d'offrir à nos lecteurs un

**NOUVEAU CONCOURS DE PERSPICACITÉ** qui commencera

**DIMANCHE PROCHAIN 17 JANVIER** et auquel sera affecté notamment

**UN GRAND PRIX DE Cinq Mille Francs en espèces**

Dès dimanche prochain nous donnerons les conditions de ce

**NOUVEAU CONCOURS** où rien ne sera laissé au hasard, qui sera accessible à tous nos lecteurs, et dont le lauréat sera proclamé

**LE CHAMPION de la Perspicacité POUR L'ANNÉE 1904**

Dès dimanche prochain nous donnerons les conditions de ce

**NOUVEAU CONCOURS** où rien ne sera laissé au hasard, qui sera accessible à tous nos lecteurs, et dont le lauréat sera proclamé

**LES ENFANTS DE LA LIBERTÉ**

PAR Talamo

XXX Vendue

Et bientôt le bruit courut qu'on allait nous envoyer en Vendée, ainsi qu'une foule d'autres bataillons parisiens, dont Sautterre prendrait le commandement en chef.

— Hum ! fit Anaxagoras mis au courant, j'aimerais mieux tout autre, un risque-tout comme Westermans, par exemple, que ce gros brasseur qui ne connaît que les manifestations et les émeutes dans Paris. Il voudra étaler ses forces, en imposer par des déploiements majestueux et il se fera battre en vous faisant massacrer.

Ce n'était pas rassurant pour nous, mais mon vieux ami disait ce qu'il pensait. Mes camarades étaient enfiévrés à l'idée de partir pour la Vendée. Je ne veux pas dire que l'idée d'être disségués vivants ou brûlés à petit feu leur fut particulièrement agréable, mais ils frémissaient à l'idée de venger les patriotes assassinés et se promettaient bien de ne pas faire de quartier aux brigands.

J'avais tâté, jusqu'au dernier moment de

**L'Élection Sénatoriale DU NORD**

Après trois tours de scrutin et avec une pénible majorité de 13 voix, M. Chateleyan a été proclamé, hier soir, sénateur du Nord.

Au premier et au second tour de scrutin, M. Chateleyan s'était donné comme républicain.

Il était arrivé alors à grouper aux environs de 500 voix.

Mais, au troisième tour, il apparut flanqué de 700 électeurs du clergé Servie. Il avait fait amende honorable à la réaction ; et la réaction, soucieuse avant tout de faire des prisonniers dans l'impuissance où elle est de faire des vainqueurs, s'est aimablement retirée devant lui.

Dès mercredi dernier, nous avions dénoncé cette manœuvre et, depuis, nous n'avons cessé d'y insister.

Mais ce fut tout juste si le Progrès du Nord condescendit à enregistrer nos « rancœurs ».

Nous ne triompherons pas de ce que l'événement a vérifié nos informations. L'heure est à autre chose qu'à des polémiques rétrospectives.

El d'abord, est-ce que le parti républicain proprement dit n'a pas sa large part de responsabilité dans le succès de M. Chateleyan ?

Pour en juger, il ne faut pas se rapporter seulement à la campagne électorale qui a si lamentablement pris fin. Il faut aussi remonter à l'élection Potie.

A cette dernière époque, nous avons crié « casse-cou » à ceux qui appelaient en collaboration pour le choix d'un candidat républicain, des réactionnaires avérés, ou des républicains renégats comme MM. Eugène Motte, Guillaum, Delaune et sur suite.

On passa outre nos objurgations et nos craintes et le Congrès du 23 décembre dernier aurait été le témoin des mêmes errements si MM. Eugène Motte, Guillaum, Delaune et leur suite n'avaient spontanément décidé de faire bande à part.

Et ils eurent raison d'agir ainsi !

L'estampille républicaine, le badge républicain leur avaient été données une première fois par MM. Scutfort, Dron, Maxime Lecomte et autres pontifes plus ou moins radicaux ; ne pouvaient-ils pas, un an plus tard, s'extraire du bercail où ils avaient été admis et choqués et, à leur tour, fonder un parti républicain ?

C'est ce qu'ils ont fait et leur audace leur a servi à gagner à chaque nombre de voix suffisant pour faire passer un des leurs, avec le concours de la droite.

Mais ce n'est pas encore là que fut la dernière des fautes du parti républicain. Amputé, malgré lui d'ailleurs, de son élément modéré, ce parti crut habile de choisir un modéré — l'honorable M. Triboudeaux — pour tenir son drapeau.

Avec brutalité sans pitié, il élimine la candidature radicale-socialiste de M. Debieire, mécontentant une importante fraction de ses troupes, le meilleur de ses troupes, — son avant-garde, — dans le vain espoir de triompher plus aisément.

Nous l'avons trop ouvertement blâmé de cette conduite au fond plus naïve que coupable, pour avoir besoin d'y insister. Au surplus, la leçon du fait n'est-elle pas là pour légitimer toutes nos critiques antérieures ?

Pendant que le parti républicain radical et radical-socialiste se divisait ainsi

contre le Bloc, les agents du pouvoir central et M. le Préfet en tête, s'appliquaient à assurer le triomphe du néo-parti républicain.

Le rêve de l'administration, c'était de constituer, dans la région du Nord, un parti qui tiendrait le milieu entre les radicaux et les socialistes d'une part, les conservateurs et les radicaux de l'autre.

Et tout en couvrant de fleurs ce pauvre M. Triboudeaux, on gavait de douceurs M. Chateleyan, l'espérance du parti idéal.

M. le Préfet et ses agents ont été débordés. Leur fils de prédilection, les chiffres du scrutin le démontrent, n'est sorti que de l'accouplement de quelques républicains renégats avec la réaction. Sa mère s'appelle La Croix et son père n'est pas M. Scrive, mais M. Vincent.

Car, M. Scrive n'a guère joué en toute cette aventure tragico-comique que le rôle du guillotiné par persuasion.

Il a été sacrifié par son parti à une tactique qui restera sans lendemain et sans fruits.

C'est lui, le vaincu d'hier, beaucoup plus encore que M. Triboudeaux, l'abnégation en politique étant une pièce sur laquelle on ne rend jamais la monnaie !

Mais si les républicains avec M. Triboudeaux, les conservateurs avec M. Scrive ont été battus, hier, est-il un parti qui sort grandi de cette lutte, — et c'est le parti républicain socialiste.

Sur le nom de notre ami, le docteur Desmons, le parti républicain socialiste a, en effet, remporté la plus belle victoire qu'il ait pu espérer du Sulfage restreint dans les conditions où il est actuellement constitué.

Desmons ne s'adressait qu'aux délégués sénatoriaux socialistes et 121 de ceux-ci lui ont donné leurs suffrages, alors qu'il y a un an, Delesalle ne réunissait, dans des conditions identiques que 51 voix.

Un autre enseignement doit être tiré de l'entrée au Palais législatif du parti socialiste : c'est le succès dont ce parti est pénétré de faire, malgré tout, échec à la réaction.

Les résultats du troisième tour de scrutin sont là pour témoigner de cette préoccupation.

Toutes les voix recueillies par Desmons, au premier tour, se sont retrouvées sur le nom de M. Triboudeaux, au scrutin décisif. Si pareille discipline avait été observée par tous les républicains, M. Chateleyan n'aurait eu, en fin de compte, que les huit cents voix qui furent à M. Scrive, au scrutin du 4 janvier 1903.

L'élection d'hier est donc une leçon éclatante pour le « Bloc ».

Elle démontre que pour faire un « Bloc » solide, il ne faut prendre que des éléments capables de s'agréger et que c'est au péril de la République même que certains républicains voudraient substituer, dans la constitution du « Bloc », les éléments modérés aux éléments avancés.

Sans doute, le succès de M. Chateleyan ne changera rien à la face générale des choses ; mais il peut être la cause de modifications importantes dans la politique régionale.

Le parti de M. Motte s'est visé irrémédiablement au parti réactionnaire. Dès son premier coup d'aile, il est allé se jeter dans le bétail de la Croix.

Nous doutons qu'il se trouve un seul républicain pour tenter de le repêcher jamais.

Quant aux radicaux, ils savent désormais où se trouvent les véritables républicains.

**La Comparaison des voix**

**Qui a perdu ? Qui a gagné ? Les voix de M. Chateleyan. - L'attitude du P. O. F.**

Voici quelques échantillons de comparaison avec les chiffres de l'année dernière, lors de l'élection Potie.

Or, Potie, républicain, obtenait 1.101 voix, M. Triboudeaux en obtint 885, soit 216 voix de moins.

M. Scrive, réactionnaire, qui avait eu 832 voix, en obtint 733, soit 99 voix de moins.

M. Debieire, radical, qui était candidat, avait obtenu 259 voix, obtint 132 voix sans être candidat, soit 127 voix de moins.

Delesalle, socialiste indépendant, avait obtenu 86 voix. Desmons en obtint 121, soit 35 voix de plus.

Le P. O. F., qui avait obtenu 104 voix, n'avait plus, hier, de candidat.

M. Chateleyan, représentant du soi-disant parti républicain progressiste, qui ne lutait plus en 1903, obtint, hier, 492 voix.

Deux candidats fantaisistes, qui n'étaient plus en lice hier, MM. Elour et Desmet, avaient obtenu ensemble 28 voix en 1903.

De l'examen de ces chiffres on peut tirer les conclusions suivantes :

Les 121 voix de Desmons se composent de 36 voix obtenues par Delesalle auxquelles il faut ajouter les délégués sénatoriaux d'Armentières et d'Houplines qui ont abandonné le P. O. F., dix voix radicales que nous comptons et cinq voix environ de délégués du P. O. F., qui ont refusé de s'associer à la tactique réactionnaire.

Les 127 voix qui manquent au citoyen Debieire se sont portées, dix sur Desmons et 117 sur M. Triboudeaux.

On voit donc que les 216 voix qui lui manquent et 127 voix qui ont été remplacées par des suffrages du citoyen Debieire. C'est donc 343 voix que M. Chateleyan a pris au Parti Républicain.

Il a pris en outre, ainsi qu'on l'a vu plus haut, 492 voix à M. Scrive.

En attribuant à M. Chateleyan les 24 voix de candidats fantaisistes, on trouve donc : 333 + 99 + 24 = 456 voix. Or, M. Chateleyan a eu 492 voix ; d'où lui viennent les 46 voix supplémentaires qui ont été gagnées ?

On trouvera peut-être la réponse dans la note qui suit sur l'attitude du P. O. F.

L'attitude du P. O. F. dans cette élection a été particulièrement intéressante à observer, et elle montre bien comment cette secte, uniquement mue aujourd'hui par les passions haineuses de quelques dirigeants aux ambitions déçues, est devenue capable de sacrifier à ses haines l'indépendance elle-même.

On sait si la candidature Desmons était possible et si elle n'était pas le résultat de la pression exercée par le P. O. F., — qui n'avait pas porté de candidat parce qu'il se savait battu par Desmons — de conseiller de ne pas voter pour notre ami.

Mais on n'a pas vu le P. O. F. ? C'est intéressant à examiner sur le terrain socialiste.

Le citoyen Deloy avait eu 104 voix en 1903 ; en lui retirant 25 voix environ d'Armentières et d'Houplines et cinq voix qui sont allées à Desmons, il reste 79 voix du P. O. F. à retrouver.

Qui sont ces alliés ?

Aux divers, peut-être ? C'est ce que nous avons voulu savoir.

Il y a eu, au premier tour, 48 voix diverses et bulletins blancs ou nuls. En donnant au P. O. F. 7 voix attribuées à Guesde, 5 à De-

biery, 3 à Lataigue, 1 à 3 voix attribuées à Coustant, Roland, Renard, Thivrier, Gogier, Devernay, Krebs, etc., etc., et les quelques bulletins du « portant « A bas le Sénat ! », on trouve 37 voix venant vraisemblablement du P. O. F.

Il manque encore 42 voix. Où sont-elles passées ?

Si on se rappelle que M. Chateleyan, ainsi que nous le disons plus haut, a eu 46 voix d'origine inconnue, on doit admettre — car nous ne supposons pas que ces voix viennent du P. O. F. — on doit admettre que les voix du P. O. F. se sont portées sur M. Triboudeaux, qui a perdu 42 autres voix de plus au profit de M. Chateleyan.

Le P. O. F., portant, au nom de la lutte de classes, ses voix sur M. Triboudeaux ! Tableau !

Signalons parmi les purs, trop purs pour voter pour Desmons, le citoyen Durre, de Valenciennes, qui votait ouvertement pour Deloy.

Le citoyen Durre, qui intriguait en ce moment avec les opportunistes valenciennois pour se conserver un siège de conseiller municipal acquis déjà par une alliance de ce genre ; le citoyen Durre, qui trouvait si naturel de voir Ghesquière soutenu par les socialistes indépendants de Lille, qu'il venait leur prêter son concours pour une réunion ; le citoyen Durre ne trouvant pas Desmons assez socialiste pour son bulletin, c'est un des bouquets de cette journée !

Ajoutons, pour dire tout ce que nous savons, que quelques délégués du P. O. F. votaient ouvertement pour Triboudeaux au 3<sup>e</sup> tour en disant : « La République avant tout ».

C'est un joli modèle d'incohérence, de duplicité et de haine que ce parti, qui des prétentions à la logique et à la droiture, vient d'offrir à l'opinion publique qui s'en souviendra.

Les chiffres du troisième tour comparés à ceux du deuxième tour, donnent les résultats suivants :

Au deuxième tour, M. Chateleyan avait 488 voix, M. Scrive 720, ce qui donne un total de 1.208 voix réactionnaires.

Au troisième tour, M. Chateleyan obtint 1.198 voix, mais M. Scrive en obtint encore 22, soit au total 1.220 voix.

Les réactionnaires ont donc, au troisième tour, 12 voix de plus qu'au second tour.

Du côté républicain, les voix données, au deuxième tour, à MM. Triboudeaux, Desmons et Debieire, s'élevaient ensemble à 1.168 suffrages. M. Triboudeaux, ayant au troisième tour 1.185 voix, les républicains réunis gagnent 17 suffrages sur le second tour.

Ainsi se sont réparties les 26 voix diverses du deuxième tour.

**LIRE EN DEUXIEME PAGE : Les RESULTATS DETAILES DU SCRUTIN**

**ECHOS ET NOUVELLES**

**CENTENAIRE.**

Voulez-vous devenir centenaire ?

Suivez le régime de Mme Viguière, née Rose Maurel, qui vient de mourir à Larquet, près de Bertholène, dans l'Aveyron, à l'âge de cent sept ans.

Mme Viguière était un véritable modèle de sobriété. Elle vivait de laitage et de légumes secs auxquels elle ajoutait, de loin en loin, mais seulement les jours de fête, un petit morceau de porc salé. La viande fraîche et les légumes verts lui étaient à peu près inconnus.

Elle n'avait pu au vin que trois fois dans sa vie et avait été toujours très bien portante et d'une humeur très gaie.

**DECOUVRE D'UN TRESOR.**

On maudit d'habitude, à Picon, commune de Saint-Leonard, un individu travaillant sur sa terre découverte une caisse contenant 35 kilogrammes de monnaies d'or qui remontaient à cinquante-sept ans !

Le total est évalué à un million.

Une belle trouvaille, n'est-ce pas vrai ?

**NOS DÉPÊCHES**

**(Par Services Téléphoniques Spéciaux)**

**RUSSIE ET JAPON**

Vienne, 10 janvier. — On ne connaît toujours pas le texte de la réponse de la Russie à la note japonaise, mais il se confirme cependant que cette réponse ne satisfait pas le Japon. Cela signifie-t-il que la guerre sera désormais inévitable ? Certes non, et des informations de Tokio tout en nous apprenant que l'opinion publique au Japon pousse le gouvernement à prendre une attitude très énergique, constatent que tout espoir de maintien de la paix ne doit pas être abandonné et que le Japon n'est pas résolu à rompre les négociations. Le conseil des Anciens est convoqué pour aujourd'hui, et c'est lui qui prendra une décision ferme. La situation reste donc tendue, mais elle n'est nullement désespérée et le moment semble proche où une démarche amicale de la part des puissances, comme la France et l'Angleterre, pourrait se produire utilement.

Ce qui semble assez fantaisiste, par exemple, c'est le ton que prennent les journaux anglais depuis que les choses ne paraissent devoir s'arranger qu'avec peine. Cette presse a toujours cherché à broquiller les cartes, et comme la réponse russe n'est pas absolument satisfaisante, elle considère que la guerre a commencé en fait.

Hier, un journal anglais lançait gravement le bruit d'une première rencontre navale entre forces russes et japonaises — cela avant même que l'on ait pu prendre officiellement connaissance de la communication russe à Tokio ! Un autre journal, des plus sérieux, la « Gazette de Saint-James », décrit déjà la marche probable des opérations et explique comment les Japonais pourraient se faire une base dans Port-Arthur, au cas où les Russes ne seraient pas en force pour attaquer. Tout cela contribue à énerver singulièrement l'opinion et la porte à considérer les choses très en noir. La vérité, c'est que la guerre peut encore être évitée, tout au moins complètement retardée, et que toutes les influences politiques s'efforcent de prévenir le conflit.

**Les Officiers en Allemagne**

Berlin, 10 janvier. — Dans les hautes sphères militaires, on est vivement préoccupé de la pénurie d'officiers qu'on a constatée dans l'infanterie.

D'après le règlement, il devrait y avoir 8.783 lieutenants ; il n'y en a que 7.583, et on ne sait où ni comment recruter les 1.200 autres absolument nécessaires pour compléter les cadres. Deux certains régiments, à la frontière, il manque 10 à 16 lieutenants.

Le nombre des aspirants aux épaulettes diminue également. Quant à admettre au grade d'officier les soldats sortis du rang, les traditions s'y opposent.

**Un discours de M. Trouillot**

Lons-le-Saulnier, 10 janvier. — M. Georges Trouillot, ministre du commerce, a présidé hier, à Lons-le-Saulnier, le banquet des deux Cercles républicains.

Après un toast du préfet au président de la République et les discours du président des deux cercles, le ministre a répondu en caractérisant l'œuvre accomplie depuis dix-huit mois par le gouvernement. Il a indiqué l'importance de cette œuvre poursuivie par son chef avec une fermeté dans la résolution, de persévérance dans les difficultés, de franchise, de loyauté et qu'une personnalité les plus autorisées de la majorité qualifiée, il y a quelques jours, comme l'une des plus considérables qui aient été tentées depuis la Révolution française.

Cette œuvre, qui ne tend plus seulement à la

FEUILLETON DU 12 JANVIER. — N° 52

**LES ENFANTS DE LA LIBERTÉ**

PAR Talamo

XXX Vendue

Et bientôt le bruit courut qu'on allait nous envoyer en Vendée, ainsi qu'une foule d'autres bataillons parisiens, dont Sautterre prendrait le commandement en chef.

— Hum ! fit Anaxagoras mis au courant, j'aimerais mieux tout autre, un risque-tout comme Westermans, par exemple, que ce gros brasseur qui ne connaît que les manifestations et les émeutes dans Paris. Il voudra étaler ses forces, en imposer par des déploiements majestueux et il se fera battre en vous faisant massacrer.

Ce n'était pas rassurant pour nous, mais mon vieux ami disait ce qu'il pensait. Mes camarades étaient enfiévrés à l'idée de partir pour la Vendée. Je ne veux pas dire que l'idée d'être disségués vivants ou brûlés à petit feu leur fut particulièrement agréable, mais ils frémissaient à l'idée de venger les patriotes assassinés et se promettaient bien de ne pas faire de quartier aux brigands.

J'avais tâté, jusqu'au dernier moment de

— Elle ne me quittera pas, moi vivant, répondis-je à ma fiancée en la pressant sur ma poitrine.

Anaxagoras vint nous haranguer à la tête des membres de notre club et de la section de Montreuil.

— Ne revenez que victorieux ! nous dit-il. Et nous lui répondîmes par un formidable cri de : « Vive la République ! »

— Pas de pitié pour les brigands ! ajouta Bidault, en regardant sa battonnette d'un air terrible.

Nous partîmes donc, nous dirigeant à marches forcées sur Saumur. Jusqu'à Nogent-le-Rotrou, nous cheminâmes à pied. Passé cette localité, nous fîmes transporter jusqu'à Saumur dans des charrettes de paysans, réquisitionnées par les présidents de districts, et les municipalités. L'ordre était arrivé de nous presser, car les mauvaises nouvelles se succédaient : Chantonay avait été pris, le général Marcé écrasé à Saint-Fulgent, perdant une dizaine de canons ; des chefs comme Charette, Bonchamp, d'Elbée, Lescurie, Larochejacquelin, Stofflet, Lyrot, Joly, Souche, les uns nobles, les autres paysans, apparaissaient partout, tandis que Cathelineau prenait le commandement général. Toutes les campagnes étaient au pouvoir de l'insurrection.

Saumur, qui est une place forte, se trouvait déjà encombré de troupes d'infanterie, de hussards et de canonniers. Aussi recueilli nous des billets pour aller loger chez les habitants. Du reste, cela ne dura que quelques jours ; notre bataillon, flanqué de deux compagnies de gardes nationaux, d'un escadron de hussards de la liberté et d'une demi-batterie, en tout onze cents hommes, avec trois canons de campagne, fut dirigé, le 4 avril, sur Cholet, pour débarrasser les Vendéens, maîtres de tout le pays. Nous devions faire étape à Doué.

Rabon n'était que commandant en second de la colonne le commandant en chef était le comte Guépin d'Orgeville, originaire du pays vendéen.

Cadet de famille, Guépin n'avait jamais pu vivre que sa soie de sous-lieutenant. Aussi comme une foule de nobles, mais les uns par conviction, les autres par calcul, embrassèrent avec ardeur les principes de la Révolution. Plus le bouleversement serait grand, plus il aurait des chances, pensait-il, de se frayer un chemin ; il y a malheureusement beaucoup de gens comme cela, ne songeant qu'à satisfaire leur ambition ou leurs appétits qui se mélangent aux Révolutions pour y décrocher des places.

Guépin était ainsi devenu successivement lieutenant, capitaine, chef de bataillon, puis enfin lieutenant-colonel, tant par le zèle patriotique qu'il affichait que par le courage et la décision qu'il avait montrés sur les champs de bataille de Belgique. C'était un véritable officier et, en outre, il connaissait bien la contrée.

Ce dernier point fut très heureux pour nous, car il sauva à plusieurs reprises notre bataillon d'une entière destruction. Le pays était terrible. Jusqu'à la rive droite de la Loire, nous avions traversé une région entièrement dévastée de vergers et de petits bois ; la Loire apparaissait calme et dormeuse, comme un grand lac d'argent au soleil, à peine troublée parfois par la montée ou la descente d'une petite barque de pêche. Sur la rive gauche, changement complet ; on entra dans un pays sauvage de broussailles et de hailliers ; de loin en loin, on apercevait le clocher de quelque paroisse perdue dans un abîme de verdure ; des houx, des genêts, des bois de chênes et de châtaigniers, des fondrières et pas de routes. Le tout fourmillant d'un peuple invisible de bracon-

niers, de contrebandiers, de gardes forestiers, de mélayers, de petits nobles et de mendians. Qu'on juge s'il était nécessaire d'ouvrir l'œil !

Doué est une petite ville, située en face des hauteurs de Loursse, sur la route de Saumur à La Roche-sur-Yon, et tout entourée de bouquets de bois et de fougères.

Les hussards de la liberté marchaient devant nous en éclaireurs, une compagnie de gardes nationaux était déployée en tirailleurs sur notre droite, une autre sur notre gauche. Notre colonne s'avancait au milieu, sur la route, par quatre hommes de front, l'artillerie au centre.

Tout à coup, sur notre droite, la fusillade éclata et comme les hussards poussaient une charge de ce côté, notre tête de colonne se trouva soudainement attaquée par les Vendéens, qui sortaient de derrière tous les taillis.

Nous n'eûmes pas le temps de nous déployer ; déjà ils étaient sur nous. Une mêlée furieuse à coups de crosse et de baïonnette commença, enfilée de décharges irrégulières. Sans avoir jamais été soldats, nos ennemis suivaient une bonne tactique : ils s'élevaient — c'était leur expression — c'est-à-dire se dissimulaient autour de nous, n'offrant à notre masse vulnérable qu'un but incertain ou invisible. Et lorsque, après nous avoir canardés à l'abri, ils nous voyaient fléchir, ils se précipitaient sur nous en poussant de grands cris et couraient sous nos canons, se jetant à terre pour éviter la décharge, au moment où ils voyaient brûler la lumière.

Presque tous nos combats avec les Vendéens ont été ainsi.

Sans la précaution de Guépin de nous faire flanquer de tirailleurs sur les ailes, nous eussions été détruits jusqu'au dernier, comme il est arrivé à des colonnes républicai-

Heureusement notre chef était un homme habile. Voyant que notre colonne ne pouvait se déployer, il fit rapidement lancer la compagnie de tirailleurs qui couvrait notre flanc gauche et qui, tombant de côté et en queue sur les Vendéens, les obligea à nous lâcher.

Ils se mirent alors en retraite, disparaissant derrière les broussailles, tandis que nos canons, rapidement mis en batterie, leur envoyaient quelques boulets. Nos hussards cherchèrent à les poursuivre, mais inutilement ; nos ennemis avaient abandonné la route et filaient, couverts par les impénétrables hailliers, d'où ils fusillaient sans risque exterminer nos cavaliers.

Guépin fit sonner le ralliement. Nous étions demeurés maîtres du champ de bataille, pendant vingt-cinq tués et soixante blessés. Les pertes des Vendéens en morts avaient été à peu près égales ; quant à leurs blessés, ils les avaient emportés.

Pendant que nos canons continuaient à fouiller les broussailles, le commandant de la colonne envoyait un détachement de hussards occuper Doué et y réquisitionner des vivres pour nous et des charrettes pour le transport des blessés. En même temps, le vent étant favorable, il fit faire à nos canons, à l'aide d'un coup de baïonnette, lever et s'élevaient des deux côtés de la route, plantant comme un voile gris, traversé de ténelleilles, au-dessus de la petite ville.

Le capitaine Lacassagne avait eu l'avant-bras traversé d'un coup de baïonnette. Malgré son bras en écharpe, il alla et venait, gai et joyeux ; il aimait la pluie.

Bidault et Laurier, le premier très enfiévré, le second de bonne humeur, avaient leur baïonnette rouge et, regardant à la pointe de la mienne, j'y vis, collée par du sang coagulé, une mèche de cheveux.

Je fus secoué d'un tremblement d'horreur.